

## 2

### Ces chers Allemands : Karl Rezabeck et Peter Wisdorf (1945-1947)

Quoique leur œuvre s'intercale entre les deux campagnes d'Uzureau, nous pouvons traiter à part les réalisations de Karl Rezabeck et Peter Wisdorf, deux prisonniers allemands du même pays de Francfort-sur-le-Main, qui eurent la bonne fortune de collaborer pendant près de deux années avec l'abbé Gillard, sans que leur relation soit empoisonnée par des soucis d'argent. Le premier était peintre, le second ébéniste. Ils firent honneur à leur pays et firent tomber dans ce petit village bien des préjugés.

#### Le chemin de croix et les 4 tableaux du prisonnier Karl Rezabeck (1945-1947)

Cet Allemand qui sait peindre est également de la même génération que l'abbé Gillard. Il est né près de Francfort, où il mourra en 1984. Dans son pays, il était certainement catholique pratiquant. Enrôlé dans la guerre comme tant d'autres, il est dans le camp des perdants et subit alors la détention à Rennes dans des conditions misérables. Le recteur de Tréhorenteuc, qui cherche à renouveler son chemin de croix, obtient en juillet 1945 de le prendre à son service. Karl Rezabeck restera au presbytère jusqu'en mars 1947, heureux d'être enfin considéré et de manger à sa faim en échange de son art. Il a laissé un témoignage chaleureux dans le livre « L'abbé Gillard, recteur de Tréhorenteuc », montrant comment le recteur lui a appris le Français et a élaboré avec lui les tableaux qui ont fait la réputation de l'église. Ce livre laisse aussi la parole à sa femme, acculée à la mendicité pendant ces années noires. L'abbé Gillard fera tout son possible pour faire libérer son hôte au plus tôt. Leur relation est un bel exemple de précoce rapprochement franco-allemand.

#### Le chemin de croix

Karl Rezabeck n'était pas un novateur en peinture. Son **chemin de croix** n'est pas stylistiquement très différent de celui du XIXe siècle qui l'a précédé (une série très répandue, qui venait de l'ancien petit séminaire de Ploërmel), comme on le voit dans la première station. Ce qui le rend original, ce sont les idées qu'y a injectées l'abbé Gillard. Rappelons que le chemin de croix est alors présent dans toutes les églises. C'est une dévotion qui s'est généralisée dans l'Eglise catholique au XIXe siècle et qui permet, faute de faire le pèlerinage à Jérusalem, de revivre la Passion de Jésus dans chaque église, vue comme une « petite Jérusalem » (thème cher à l'abbé Gillard, comme nous le verrons). Les quatorze stations du chemin de croix, réservées à la nef, font l'objet d'une consécration solennelle et soutiennent dans les campagnes, chaque soir des vendredis de carême, des célébrations à vous retourner l'âme. Pour le recteur, il était très important de renouveler les tableaux du XIXe siècle, complètement pourris.

L'abbé Gillard les a marqués de sa réflexion : il y a inscrit des lieux et des personnes du présent, les associant en particulier à sa méditation sur le graal. Cette démarche qui peut passer pour insolite est somme toute assez traditionnelle dans l'histoire. Au Moyen âge aussi on actualisait la Passion de diverses façons. En fait, le cadre des scènes est pour douze d'entre elles les environs de la petite église, pour la plupart ceux mêmes qu'aujourd'hui on invite les visiteurs à aller voir. C'est en quelque sorte une des premières promotions touristiques du pays. Mais c'était aussi, pour les paroissiens, l'occasion de découvrir la beauté de leur terre et de se sentir concernés. Dans le même sens, on a donné au Christ sur la croix la ressemblance avec le fameux Christ en ivoire de Paimpont. Les deux autres tableaux ont pour cadre Jérusalem. La première station serait très conventionnelle si n'y apparaissait le graal, mais

la sixième se passe dans la grande rue actuelle de la vieille ville de Jérusalem, que parcourent les pèlerins lors de leur chemin de croix. Les personnages aussi ont leur sens. Le menuisier qui tend la croix a les traits du second prisonnier, l'ébéniste Peter Wisdorf, qui fera les encadrements (seconde station). Karl lui-même s'est représenté comme Simon de Cyrène qui soulage Jésus et comme soldat romain (stations V et VI). Il raconta que pour Jésus il avait fait poser l'abbé Gillard lui-même.

Outre les paysages et les personnages, ce sont aussi les belles histoires. Ainsi l'humble petite Onenne garde ses oies, en contrepoint du pharisien orgueilleux de la première chute de Jésus (station III). Mais c'est surtout l'apparition du graal, présent de façon un peu mystérieuse dès la première station. On y reconnaît la coupe d'émeraude des trois vitraux du chœur, déjà réalisés. Cela laisse entendre que Joseph d'Armathie qui la tient en main, d'abord ironique, va suivre le cortège et être retourné par l'évènement. On le retrouve dans la station XIII, les cheveux soudain blanchis, recueillant le sang coulant du côté droit du Christ. Dans la station XIV, devenu chauve, il médite devant le tombeau. C'est le propre tombeau qu'il s'était destiné et qu'il a offert à Jésus, comme il est dit dans l'évangile.

L'originalité la plus remarquable est le traitement des trois chutes traditionnelles de Jésus. Elles sont accompagnées chacune de personnes qui évoquent les trois premiers péchés capitaux, soit l'orgueil, l'avarice et la luxure (Les autres sont l'envie, la gourmandise, la colère et la paresse, selon une liste remontant au VIe siècle et mémorisée par le catéchisme du temps. On en a une illustration extraordinaire à la fin du XVe siècle dans l'église de Saint-Léry). Pour l'abbé Gillard, les trois premiers péchés capitaux, ce sont les grandes tragédies humaines suscitées par la soif du pouvoir, de l'avoir et du sexe. Ils ont leur contre-point dans les trois vœux religieux : pauvreté, chasteté, obéissance. Accompagnant les deux premières chutes, deux riches « pharisiens » furent mis en scène, l'un arrogant, l'autre moqueur (stations III et VII). Mais la troisième personne (station IX) attira des ennuis au recteur : on ne comprit pas l'intrusion de Morgane, nue sous sa robe rouge, et un article tapageur fit passer le pauvre recteur pour un méchant provocateur...

*La mise en valeur de ce chemin de croix unique serait à améliorer, car il lutte avec l'architecture. Une solution aurait été pour le décompresser de placer les statues saint-sulpiciennes de saint Joseph et du Sacré-Cœur dans la sacristie, mais comme l'abbé Gillard ne l'a pas fait (cette sacristie lui servait de bureau !), on hésite. L'autre solution, plus facile, serait de surélever l'ensemble d'une vingtaine de cm et de s'arranger pour que les tableaux n'empiètent pas sur les arcades.*

## **Les deux tableaux du chœur : Galaad et les siens, Onenne et les siens**

Outre le chemin de croix, Karl Rezabeck fit quantité de petits tableaux, notamment des portraits, comme on le voit sur une photo de son atelier. Cela permettait sans doute d'améliorer le menu de l'étrange trio du presbytère. Mais pour son église, l'abbé Gillard en élaborait quatre grands avec son compagnon : deux pour le chœur, afin de nourrir la dévotion à l'eucharistie et d'appuyer la dévotion à sainte Onenne, et deux autres pour la sacristie, « pour le culturel », comme il disait.

Le tableau de **la fin de la quête du graal** fut sans doute fait en premier, car celui d'Onenne et sa famille s'en inspire pour sa structure générale. C'est la reproduction d'une miniature du XVe siècle conservée à la Bibliothèque nationale (BNF, ms fr 116, fol 610), sans que nous sachions comment il en avait la photographie, probablement en noir et blanc. L'abbé Gillard s'en était déjà inspiré plus largement pour le vitrail de la Table ronde. Les chevaliers sont un peu plus nombreux que sur la miniature et ne sont pas nommés (ce qui rend d'ailleurs cette image plus universelle) mais la lecture reste simple. Galaad, le fils sans tache de Lancelot, est assis au centre, sur « le siège périlleux ». La quête est achevée et tous sont frères. Les chevaliers et les rois adorent en silence le graal étincelant au centre de la table (ou plutôt son contenu), qui se trouve ressembler à un ciboire (récipient pour les hosties consacrées). Il est porté par deux anges. Pour l'abbé Gillard, Galaad est une figure christique ou sacerdotale, et à cet endroit le ciboire du graal compense dans le chœur l'absence de tabernacle. La portée eucharistique de cette image est évidente et complète le message des trois vitraux du chœur, lui donnant son achèvement.

Le tableau de **sainte Onenne et sa sainte famille** se trouve en face, un peu à contre-jour, étouffé aujourd'hui par un panneau d'explications sur la grande verrière. Il n'est pas le plus regardé. L'abbé Gillard le fit pourtant sûrement faire pour étoffer le culte de la sainte locale, promue comme la sainte principale de l'église. On la voit au milieu, comme une jolie Bavaroise, toute rayonnante avec ses roses dans la main. Au fond, son père Judaël festoie en regardant avec satisfaction une partie de sa nombreuse famille. A côté, sa maman Pritelte ne semble guère affectée par ses 22 maternités ! La liste de ses 16 frères et 5 sœurs (dont six saints et une sainte !) est donnée sur deux colonnes qui encadrent le tableau. Elle provient du premier chapitre de la *Vita* de saint Judicaël, composée, pense-t-on, par le clerc Ingomar pour l'abbaye de Saint-Méen au XIe siècle. Parmi les personnages, on reconnaît notamment saint Judicaël en moine, présentant un dessin de l'abbatiale de Paimpont, qu'il est sensé avoir fondée. Le triskel est à l'honneur, ainsi que l'hermine bretonne, anachronique, qui rappelle avec fierté que la Bretagne peut s'honorer des premiers saints rois chrétiens d'Europe. Deux échappées vers l'extérieur montrent d'un côté « le château de sainte Onenne », de l'autre l'église de Tréhorenteuc, du côté nord, avec une particularité que nous avons déjà notée : la chapelle de la Vierge n'a pas d'oculus, ce qui laisse supposer que celui-ci fut percé plus tardivement. Là où il est placé, le tableau inaugure aussi le cycle de la vie de sainte Onenne qui se prolongera peu après dans les vitraux.

Ces deux tableaux ont évidemment leur place dans le chœur. Le second conforte le choix de la statue de saint Judicaël à côté de celle d'Onenne. Peut-être l'abbé Gillard s'est-il gardé de le représenter en roi pour ne pas compliquer les choses avec l'intrusion du roi Arthur et des siens en terre de Brocéliande... Rappelons pourtant que Judicaël n'est pas un roi mythique, comme Arthur. Il fut bien roi de Domnonée (nord Bretagne) au VIIe siècle. Son tombeau, à l'abbaye de Saint-Méen, fut l'objet d'une grande vénération (il y subsiste probablement le sarcophage du XIIe siècle et Paimpont en présente un magnifique reliquaire). Son culte nous valut cette *Vita* du XIe siècle, où l'on trouve d'ailleurs la première mention de sainte Onenne, dont la légende se développera plus tard. A défaut de pouvoir affirmer grand-chose de sûr à propos de la protectrice de Tréhorenteuc, nous pouvons au moins penser que son prénom est bien gallois, puisqu'il est partagé par un des compagnons du fondateur gallois saint Méen. C'est saint Onen, qui a donné son nom à Saint-Onen-la-Chapelle.

### **Les deux tableaux de la sacristie : le Val sans retour et quatre histoires de Brocéliande**

Ces deux tableaux ne furent jamais placés dans l'église du temps de l'abbé Gillard, car celui-ci distinguait clairement le « cultuel » et le « culturel » (il fut sûrement d'ailleurs un des premiers à vulgariser ce binôme). Il les avait réservés à la sacristie qu'il avait construite, où une photo le montre assis à son bureau (un beau coffre du XVIe siècle, qui a été conservé).

Le tableau du **Val sans retour** est à présent à l'entrée du chœur à droite. Il peut être regardé en premier car l'église n'est qu'à quelques pas de ce vallon, aujourd'hui le plus fréquenté de Brocéliande, et l'abbé Gillard a dû maintes fois y accompagner ses visiteurs. On y reconnaît Morgane, qui n'a pas changé de robe depuis le chemin de croix. Face à elle, un beau chevalier à l'armure d'or sur un coursier blanc, qui vient négocier la libération des prisonniers du val. C'est Lancelot, aussi fringant que le condottiere de Donatello. Certes, la situation des chevaliers en exil ne paraît pas dénuée d'avantages, accompagnée qu'elle est de musiciens, de danseuses et de jeux. On peut même chasser ou se battre, festoyer ou se reposer à l'ombre des tentes (un camping bien breton !). Mais quoi de plus précieux que la liberté ? Or sur l'horizon, les falaises du val sont renforcées par un feu impénétrable derrière lequel des géants montent la garde et crachent le feu... Il y a de quoi nourrir une longue histoire, y compris celle de nos deux prisonniers allemands qui n'étaient pas si malheureux à Tréhorenteuc, mais se savaient attendus au-delà du Rhin.

Il y a sur l'horizon une cité énigmatique, protégée par un sauvage hirsute défié par un chevalier pas plus grand que la massue du géant. On pense à l'histoire d'Arthur et du géant devant le Mont Saint-Michel racontée par Geoffroy de Montmouth (voir Amaury Chauou, « Le roi Arthur », Seuil, 2009, page 218). Cela n'a sans doute pas grand-chose à voir avec le Val sans retour. Mais peut-être que l'abbé Gillard, précurseur en matière de tourisme, prévoyait qu'un jour des gens auraient envie d'associer Tréhorenteuc et la merveille d'Occident, qu'il avait d'ailleurs visitée avec son ami Jean Markale. Il n'avait pas tort, puisqu'au-dessus de son tombeau a été placée récemment (peut-être inconsidérément) une statuette de saint Michel et du dragon enchaîné, et l'Archange tient le graal dans la main...

**Les quatre histoires de Brocéliande** sont là pour élargir les horizons. Elles nous emmènent en effet au-delà de Tréhorenteuc et de son val. Elles sont séparées par des lignes courbes jaunes qui dessinent comme un calice et s'achèvent aux quatre angles du tableau par un triskel.

- La mieux mise en valeur, dans la « coupe » de ce calice, est celle d'Yvain, le chevalier au lion, à la fontaine de Barenton. Karl Rezabeck s'est manifestement rendu sur place (le site n'est d'ailleurs pas si loin) et a peint la fontaine dans son cadre forestier. Le chevalier, avec son armure d'or et son écharpe rouge, s'apprête à verser un gobelet d'eau sur le perron de la fontaine. Ce geste risque de déclencher une terrible tempête et le cavalier noir veut l'empêcher. Yvain va le tuer et après maintes péripéties il épousera sa veuve Laudine, en arrière-plan. Dans l'histoire, contée par Chrétien de Troyes, c'est là qu'apparaît pour la première fois le nom de « Brocheliande ». La fontaine de Barenton, près d'une chapelle dans ces récits anciens, est de nos jours l'objet d'un culte druidique. L'abbé Gillard la fera figurer dans la mosaïque du Grand Cerf blanc.

- Dans le pied du calice, les histoires chevaleresques se poursuivent sur un autre registre. Celle-ci est traitée de façon décorative, en bleu. C'est un tournoi où le **chevalier Ponthus** affronte un autre chevalier sous les yeux de Sidoine. Pour l'abbé Gillard et bien d'autres, Ponthus était à l'origine de Paimpont. En fait, il s'agit d'un récit de commande de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, purement imaginaire, qui veut donner une origine prestigieuse à la famille de Montfort, propriétaire de Brocéliande (les Lusignan par exemple firent de même avec la fée Mélusine). Ponthus y est fils du roi de Galice (le pays de Compostelle) et pendant un an il affronte victorieusement chaque semaine un chevalier avant de se faire reconnaître par le roi, père de Sidoine sa bien-aimée. Un exemplaire incomplet de ce récit se trouve à la B.M. de Rennes (15 486, pièce 2). L'absence de toute référence à la Table ronde laisse d'ailleurs entendre que celle-ci n'était pas connue en Brocéliande à cette époque.

- A droite du calice, ce sont **Viviane et Merlin**. Le jeune Merlin est endormi sous un chêne et l'aguichante jeune fille, toute de blanc vêtue (ou dévêtue) se prépare à l'emprisonner dans une bulle magique pour le garder à elle seule. Elle utilise pour cela un sortilège que Merlin lui-même lui a confié, consentant peut-être à en être victime. Le voile qu'elle lance ressemble à un serpent. C'est pour les hommes l'éternel dilemme entre l'amour qui fait rester et l'action qui fait partir (exprimé en particulier par Saint-Exupéry). Celle qu'on appelle souvent « la dame du lac » n'est pas ici accompagnée d'eau et Comper n'est pas évoqué, alors que de nos jours maintes histoires touchant Viviane y sont situées. Il serait intéressant de savoir ce qu'il en était en 1946, au temps de ce tableau (le château était-il interdit à la visite ?).

- La dernière histoire montre en arrière-plan la jolie église de Saint-Léry, qu'on disait avoir été construite avec les ruines du monastère **d'Eon de l'étoile**. Ce personnage appartient à l'histoire. Il a été jugé comme hérétique et fou au concile de Reims en 1148 (auquel participa saint Bernard), dans le contexte de la réforme grégorienne. Son surnom vient probablement de la comète de Halley qui en 1145 fascina l'Occident. On ne sait malheureusement pas grand-chose de sa vie et de ses idées, sans doute déformées par les récits postérieurs. Dans notre tableau, il est présenté comme un personnage plutôt inquiétant. Il a une épée en main et de l'autre il soupèse les richesses qu'il a accumulées sur une table. Certaines de l'évidence proviennent d'églises qu'il a pillées. Sa chasuble est couverte de dessins étranges, tête de mort ou serpents. Les étoiles de David soulignent ses prétentions messianiques. Dans le ciel passe la comète. Karl Rezabeck, pour rappeler le surnom d'Eon, lui met une étoile au-dessus de la tête et du coup, il fait la même chose à Viviane. Les deux scènes d'Eon et Viviane sont en effet complémentaires. Elles ont la même palette de couleurs et servent de fond au calice qui met en avant la bravoure d'Yvain et Ponthus. On peut se demander si elles n'évoquent pas des tentations comparables à celles du chemin de croix.

Il aurait été bien intéressant de noter les commentaires de l'abbé Gillard, qui aurait pu se considérer comme prisonnier dans sa bulle de Tréhorenteuc, et plus ou moins lui aussi soupçonné d'hérésie.

## Peter Wisdorf qui fit Ses autels (1945-1946)

Il y a moins de choses à dire (*au moins pour le moment*) pour cet ébéniste, amené par l'abbé Gillard dans les mêmes conditions que Karl Rezabeck et qui dut arriver un peu plus tard. Nous avons sa photo où l'on sent aussi un travailleur consciencieux et bienveillant. Il avait son atelier dans le presbytère comme on le voit dans la station II du chemin de croix, où il est représenté. Mais nous ne disposons pas de témoignages à son sujet. C'est d'ailleurs plus un artisan qu'un artiste proprement dit. Il était de Francfort même (la patrie de Goethe est aujourd'hui une des villes les plus dynamiques d'Allemagne), alors que Karl Resabeck était d'une petite ville voisine. L'abbé Gillard lui confia bien sûr les encadrements des 14 stations du chemin de croix, puis des grands tableaux du chœur et de la sacristie, et il dut accomplir maintes besognes utilitaires pour l' « auberge de jeunesse » ouverte par le recteur. Mais il reste surtout présent pour avoir fait les trois autels, qui sont des lieux majeurs dans une église.

Ceux-ci furent donc réalisés de son temps, en 1945 ou 1946. Ceci laisse supposer que jusqu'alors l'abbé Gillard avait pu enlever les retables, mais conserver les autels qui étaient dessous. Nous savons que les autels latéraux furent déposés et finirent au feu et qu'en 1947 il offrit l'ancien maître-autel au monastère La Joie Notre-Dame, qui s'achevait alors en Campénéac. On alla le chercher en tracteur, mais nul là-bas ne sait ce qu'il devint.

Les nouveaux autels latéraux, en bois ciré, sont semblables, en forme de table. Selon la coutume, on a introduit dessus une petite plaque de marbre avec les cinq croix de consécration. Comme au XVIIIe siècle, ils sont appuyés contre le mur du fond. Celui de la chapelle du Saint-Sacrement porte un tabernacle très simple, lui aussi de bois, et une croix cerclée.

Le nouveau maître-autel, d'une forme comparable, est plus intéressant, car il a été enrichi à l'avant d'une grande plaque de marbre blanc. Celle-ci ne coûta pas cher à l'abbé Gillard. C'était la plaque funéraire d'un prêtre de Guégon, abandonnée lors du transfert du cimetière. Il la fit polir au revers et y fit mettre une inscription en caractères du haut Moyen-Age avec des lettrines. Celle-ci conforte le statut de sainte Onenne : « Dans l'emplacement de cette église élevée en son honneur a été enterrée sainte Onenne/ Fête le 1<sup>ier</sup> octobre ». L'inscription en rouge qui surmonte l'autel fait corps avec lui, car à l'origine cet autel était plaqué contre le mur. C'est ce qu'on appelle une prédelle. L'abbé Gillard, qui l'avait sous les yeux à chaque messe, avait tenu à la dédier à « Jésus, le Seigneur Dieu, Maître de tout ».

*Ce maître-autel a connu trois déplacements. En 1951, après la réfection du chevet, il fut reposé sous la nouvelle maîtresse-vitre, sur une petite estrade. Après la mort de l'abbé Gillard, il fut avancé en haut de la nef selon le dispositif généralisé après le Concile Vatican II. Enfin en 2013, un compromis plus heureux fut trouvé : il retourna près de la maîtresse-vitre, à un mètre du mur. Depuis, la messe y est régulièrement célébrée.*